

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du Collège

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 123-127

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique du Collège

... Attendez seulement, vous pouvez bien fermer à double tour votre porte, vous me la payerez !... Ah ! vous me la payerez !

— Mais, voyons, mon gros Alfred, ne te fâche pas ; c'est un poisson d'avril ; ce n'est pas ton oncle qui te l'a prise ; on te l'a peut-être cachée dans tes souliers. Ou bien... Ah ! j'y suis, on n'est pas de Bagnes pour rien ! Je parierais bien vingt sous contre un que tu l'as vendue pour un « corrigé ! »

— Toi, primo, tais-toi, ça ne te regarde pas, hein ! mêle-toi de tes affaires !... oui, je la veux, ma pipe ! Je la veux, et je l'aurai ! Je fouillerai tous les coins et recoins de ses chambres et de ses greniers, dussé-je y user mes doigts jusqu'aux coudes ! (sic.) Ah ! mon oncle, vous croyez me la faire, je suis plus finaud que vous ne le pensez..... Attendez !... — Et il y eut dans cette parole menaçante quelque chose de terrible et de raffiné, comme dans un serment de fanatique vengeance.

Et c'était un sérieux humaniste, un des fils privilégiés de la Muse lyrique, qui déchaînait ainsi ses colères contre l'audace d'un bon chanoine, son oncle, s'il vous plaît ! et cela avec justice, jugez plutôt : Notre très économe Procureur, homme d'épargne et de judicieuse parcimonie, soucieux des ressources de son neveu collégien, presque autant que de celles de ses fermes, avait profité de l'obscurité d'un mauvais jour de pluie. — « Le criminel fuit la lumière pour commettre le mal » — pour faire, en dépit du droit sacré de la propriété, une soudaine inquisition dans la chambre de son Alfred. Hélas ! le butin ne fut pas lourd ; et notre bon chanoine, déconfit, ne rapporta de sa razzia qu'une pipe, qu'il enfouit prestement dans les plis de sa douillette, non, je veux dire : de sa soutane.

Mais à bon chat, bon rat !

Notre Alfred, au nez fin, découvrit, bientôt, par je ne

sais quelle sorcellerie, toute la trame de cette flibusterie, et son auteur.

De là, ses imprécations de fureur, son entêtement contre les avis d'un camarade, ses poings rageusement tendus vers la procure.

« Enfin, agissons avec prudence ! » dit-il, et, s'approchant à pas de loup de l'escalier, il lorgne à travers la porte entrebaïllée, se glisse de là derrière un amas de caisses de macaronis et de pruneaux ; son cœur bat à coups formidables dans sa poitrine... il prête l'oreille, avance la tête, écoute encore, regarde... rien... personne !... Alors, retroussant ses manches, en surgissant tout écumant de fièvre, il s'élançe vers le bureau, fouille parmi les amas de paperasses, ouvre les tiroirs, remue les tables, tourne le matelas du lit, l'oreiller, qu'il eut grand'peine à soulever, car il était rembourré avec des noyaux de pruneaux (les plumes sont chères !), regarde dans le fourneau, dans la caisse à charbon, frappe contre le coffre-fort, qui sonna, hélas ! aussi creux que le Cheval de Troie. Le désespoir commençait à faire trembler ses membres. Ah ! il y a des heures dures dans la vie ! Il décroche les rayons de la bibliothèque... rien !... rien... toujours rien...

Il prend alors une chaise pour passer la main sur le plus haut rayon ; il en tire un vieux « corrigé » de thèmes grecs, une barrette quelque peu usagée (elle n'avait plus qu'une oreillette), un missel tout neuf, puis... oh ! un paquet de « Burrhus », alors, poussant un cri de joie, il se hausse encore, tend les bras... et... retire... « c'est elle !!! la voilà !!! » dit-il, et, tout pâle d'émotion il s'affaissa sur la chaise. Mais la tâtant de ses doigts et inspectant le contenu, un cri de stupéfaction sort de sa poitrine : « Ah !... elle est encore chaude ! Coquin d'oncle, va !!!... Il a fumé *ma* pipe !... Il me l'avait prise par économie !

Et d'un. Les autres « poissons d'Avril » pâlissent à côté de celui-ci, et, malgré leur grand nombre, je les passe sous silence. Monsieur Printemps se fait tirer l'oreille... mais... le voici bientôt avec le 7 avril, fête de notre excellent

maître de musique, M. Sidler. Tout ce que notre chœur mixte et notre fanfare possèdent de ressources harmonieuses célèbrent à l'envi l'artiste ami de la jeunesse et lui expriment notre reconnaissance et notre attachement. Un beau chant de Beethoven : « marche sur les ruines d'Athènes » encadré de deux morceaux de fanfare, témoignent à notre cher maestro que le dévouement de tant d'heures dépensées à nous élever à l'art et l'harmonie, porte d'heureux fruits. A ce petit régal musical en succède un autre, plus prosaïque, mais non moins joyeusement dégusté. . . . par les amateurs : le traditionnel café que M. Sidler daigna agrémenter d'un *nec plus ultra* pousse-café, une bonne rasade de fine « Valesia ». Pensez si c'eût été à dédaigner. Et justement un vendredi ! pour la digestion des macaronis, jamais meilleure inspiration ! Je livre, gratis, la recette à M. l'Econome.

Ce n'est pas encore tout ; dans son aimable condescendance, M. le professeur Sidler, qui se fait toujours un grand plaisir d'apporter, à l'occasion, la joie et la gaieté à ses élèves, nous réserva une agréable et intime surprise le dimanche suivant, en nous invitant gracieusement à venir rendre visite à un gros tonnelet, sis en la salle de musique. Remarquons, en passant, qu'il n'y a eu aucune abstention... Tous à l'urne !

Les mémoires de nos cœurs garderont de ces gentilles petites gâteries un reconnaissant souvenir.

Mais voici venir la Semaine Sainte, l'église revêt un impressionnant caractère de tristesse ; l'orgue se tait ; les images saintes pleurent tout bas, sous leur voile de deuil, la procession des Rameaux jette encore quelques « Hosanna » et le récit de la Passion, interprété dans une musique superbe en sa tristesse, fait passer devant nos yeux, la contemplation des heures douloureuses qui conduisirent notre divin Rédempteur, de souffrances en souffrances, à la Croix du Calvaire.

Les chants de deuil se continuent par les lamentations du grand Prophète, pleurant sur la ruine de Jérusalem. Le Jeudi-saint arrive ; un dernier « Gloria » s'envole dans

un solennel carillon ; la Messe s'achève ; le Très Saint Sacrement est porté en triomphe sous le dais, puis déposé dans un magnifique reposoir pour l'Adoration. Le jour suprême est venu ; les offices du Vendredi sont encore plus tristes, les tabernacles sont déserts ; et, pendant qu'a lieu l'Adoration de la Croix, le chœur chante la plainte navrante du Christ mourant : *Popule meus, quid feci tibi ?* : « Que vous ai-je fait, ô mon peuple ? En quoi vous ai-je attristé ? Dites-le moi. Parce que je vous ai tiré de la Terre d'Egypte, vous avez dressé une croix à votre Sauveur. »

Enfin le Chemin de la Croix clôt, pour nous, la série des Offices. Puis une heure de classe, et nous voilà sur le chemin du départ.

En effet, les vacances de Pâques sont là. O douceur ! faire une délicieuse envolée au foyer paternel, revoir la maman, embrasser tous ces êtres si chers qui attendent, là-bas, le petit collégien !

Les cérémonies du départ, ne sont pas longues : quelques bonnes poignées de mains, avec le refrain de la chanson :

Mes chers amis, embrassons-nous,
Et quittons-nous..,

et voilà le bataillon loin... En un clin d'oeil, « *Alii alio dilapsi sunt* » les uns s'en allèrent d'un côté, les autres d'un autre, comme dit notre vénérable grammaire latine.

Adieu, Pays !..

Le vaisseau file... file... on est loin des rivages !

Hélas ! l'heure du retour a sonné ! Elle est bien dure... Cependant :

Mon gas, prends ton sac et va-t-en !
Le devoir est là, qui t'attend,
Dis à ton chagrin de se taire :
Ris à ta mère en l'embrassant...

Les beaux jours ont fui . . . et l'on rentre . . . Le temps est maussade, il pleut.

Le gros du bataillon arrive à la nuit tombante ; et pour l'heure, St-Maurice, au pied de ses vieux rochers est gai

comme un manteau noir, dirait Töpfer, riant comme un crêpe pendu au séchoir d'un teinturier.

Le premier réveil a quelque chose d'un peu mélancolique, mêlé de regret, malgré la meilleure intention du monde.

Et tandis que M. le Directeur, laissé à sa tristesse durant cette absence, chante, appuyé à sa fenêtre, d'un ton attendri :

Quand la nature est reverdie.

Quand les « Oiseaux » sont de retour...

un petit Benjamin envoie un baiser par la poste :

Ce matin, maman...,

Au chevet de mon lit j'ai cru te voir sourire,

Et j'ai senti monter des larmes à mes yeux.

Tandis que, sérieux et philosophe, un grave physicien à la veille d'endosser le « Rochet »... soupire :

C'est ici qu'on oublie

La terre et ses douleurs.

Le petit Glaneur.